

PR.
B
I
B
E
S
C
O

1930





PAGES DE BUKOVINE

ET DE

TRANSYLVANIE

Par la PRINCESSE BIBESCO

À Madame Pierre Jouyou
née Reinach.

Ma chère compagne de
voyage dans la vallée des
Pois, et dans celles des
fiâtres.

En souvenir de
ce monde de sentiments
partagés qui est le nôtre, et
d'une profonde affection.

Marthe

PRINCESSE BIBESCO

PAGES DE BUKOVINE

ET DE

TRANSYLVANIE

avec un portrait

par L.-J. SOULAS

**AUX ÉDITIONS DES
CAHIERS LIBRES
57, Avenue Malakoff - Paris**

PAGES OF BIOGRAPHY

TRANSLATED



***Pages de Bukovine
et de Transylvanie.***

I

**L'Athlète du Christ
et les Maîtres Inconnus de Bukovine**

Depuis que j'ai surpris dans les vallons solitaires de la Bukovine, le secret des sources captives, l'instant où le ciel a visité la terre, les Fra Angelico moldaves et la chrétienté en fleur, je sens que la prise de Constantinople est un malheur personnel qui m'est arrivé la semaine dernière. Ces peintres inconnus de fresques ignorées, ces moines, m'ont transmis la couleur du monde avant notre infortune. La mer Noire était alors un lac latin, sillonné par les vaisseaux de Gênes et de Venise, et le vent qui

gonflait leurs belles voiles avait passé sur toutes les îles de la Grèce; les forteresses maritimes de Kilia, d'Alba-la-Cité étaient au prince de Moldavie, et des chemins conduisaient, de ses ports mantelés, aux montagnes défendues de Soucéava, sa capitale. C'était hier; les peintures que je viens de voir sont fraîches comme des fleurs...

Sans guide, parce qu'il n'en existe pas chez les libraires; sous la conduite d'un enfant du pays, qui sait les choses; en compagnie d'une Française et d'un Français, pour en parler, d'une Anglaise pour en écrire au critique d'art Berenson, je viens de parcourir, pour la seconde fois, en l'espace d'une année, ces vallées fortifiées où se cachent les seules sources d'émotions neuves, les seules mines de beauté inexploitées d'Europe: les églises peintes d'Etienne le Grand. Un art vierge, anonyme, non encore classé; des miracles qui ne sont pas dans le Baedeker, ou à peine, voilà ce que donne la Bukovine. Le pays lui-même est la fidèle image d'une idée que les peintres imagiers se sont toujours faite de la terre et du ciel. Si la Bukovine est un haut

lieu, ses montagnes, elles, ne sont pas très hautes, mais arrondies, à portée des nuages, faites, dirait-on, avec la main de Dieu les caressant. Les arbres ne les couvrent pas, ils s'y promènent seulement. Ce sont des arbres-personnages; isolés comme des ermites, groupés comme des saints, ou bien en procession, ils suivent les crêtes, et tous sont des moines, puisque tous sont des sapins. Se détachant sur le grand ciel clair, ou sur une herbe rase et pure, dressés sur la neige à peine plus pure que la rosée, ces sapins noirs donnent réponse aux deux notes uniformes des vêtements des hommes et des femmes, bergers de leurs troupeaux, costumés en moutons. Peaux d'agneau blanches et laine noire, c'est toute la Bukovine. Candeur, austérité, deuil éternel d'Etienne, pour le peuple; les couleurs sont pour Dieu. Le bleu est à lui, avec le vert marié, au monastère de Voronetz, où nous arrivons d'abord après avoir passé à gué la Moldova, la rivière sainte qui donne son nom à la Moldavie. C'est une eau batailleuse et qui lance des éclairs. Une enceinte fortifiée, une porte, et une autre porte, s'ouvrent sur un pré carré. Voronetz,

c'est un grand missel ouvert, debout, dans l'herbe. Mes compagnons se demandent s'ils ont la berlue, et moi je crois l'avoir pour la seconde fois. L'enfant du pays rit de notre ébahissement. Nous sommes venus jusqu'ici pour voir des fresques d'église; ce sont habituellement choses fumeuses, revêtements intérieurs, qui ne se distinguent pas très bien à la lueur d'un cierge emprunté à l'autel, ou d'une lampe électrique de poche. Mais, à Voronetz, les peintures sont fleurs de pleine terre, et trésors de plein vent; l'éclairage est celui du ciel. On n'en croit d'abord pas ses yeux, puis vient l'alarme: l'imprudence est folle d'exposer ainsi ces enluminures! L'instinct commande aussitôt de fermer le livre et de le cacher. Mais alors commence la magie. Sommes-nous devenus des nains? Au pied de ces pages où toutes les couleurs chantent un hymne magnifique à la gloire de Dieu, chacun de nous n'est pas plus haut qu'une lettre. Cette impression de missel ouvert, qui est si puissante, que nous avons tous eue, elle nous a été donnée par d'énormes contreforts de maçonnerie placés à angle ouvert au chevet de

l'église. Revêtus de peinture, leur matière est transfigurée au point qu'ils paraissent légers, faciles à manier, comme les feuillets d'un livre. De la base jusqu'au sommet de l'église, jusqu'aux poutres de sa toiture de bois, il n'est pas un pouce de muraille qui ne soit peint, enluminé aussi minutieusement que l'est, à Chantilly, une page du Livre d'Heures du duc Jean de Berry; et cet art de miniaturiste, appliqué sur de grandes surfaces, produit une impression de surprise que rien n'égale, qui ne se dissipe pas, qui revient sans cesse, que la contemplation prolongée de l'objet n'arrive pas à vaincre. Si les yeux sont réjouis par la douceur des couleurs, flattés par leur nombre, par leur unisson, — puisqu'elles finissent toutes par s'accorder pour faire régner le bleu, ce bleu unique de Voronetz — l'esprit n'en continue pas moins à s'émouvoir; il tremble et s'inquiète que de si tendres merveilles soient exposées au jour, et cependant, puisqu'elles sont là depuis — un, deux, trois, quatre siècles et la demie — c'est qu'elles ne « passeront pas » ou, du moins, pas encore. Dans son émotion, notre Français divague:

— Mais il faut faire placer des glaces !... D'urgence, protégeons cela !

— Ce n'est pas une châsse, c'est une arche; il n'y a pas de globe de verre assez grand pour ce bateau. Des volets de bois seraient dangereux avec ces hivers d'ici...

Non ! On ne mettra pas cette lumière sous le boisseau; il n'y a rien à faire pour défendre ces fresques, si ce n'est de croire qu'elles dureront. Ce qui les a défendues jusqu'ici, ce qui les protégera encore, c'est le toit qu'Etienne a bâti pour la maison du Seigneur et pour son serviteur Daniel. Ce toit est vaste comme une tente royale.

— Les peintures du dehors sont seulement de 1547, dit modestement l'enfant du pays. Celles de l'intérieur datent de la fondation.

Quand il y aura un guide imprimé, et des cars, et des touristes qui briseront cette pure solitude, on lira : « Voronetz, élevé par Etienne le Grand en 1488, à la place où se trouvait la petite église de bois de l'ermite Daniel, conseiller préféré d'Etienne. A l'extérieur, remarquable la peinture qui couvre

le mur du sud et qui représente l'arbre de Jessé... » Nous tournons lentement les pages du missel, c'est-à-dire que nous tournons autour de l'église. Chacun apporte son cri d'allégresse, sa réflexion, comme un signet :

— O le gracieux saint Michel sur sa bête écaïleuse ! Il la foule aux pieds en dansant. Ma Française dit :

— C'est un Carpaccio... Voyez là, ce sont des anges de Giotto... Après la mort de Raphaël ?...

— J'écrirai à Berenson, dit mon Anglaise, pour savoir si c'est possible.

J'essaie d'expliquer le cas, qui est, d'ailleurs, celui de toute la Roumanie : la chronologie en marche arrière. Nos primitifs de Bukovine sont des primeurs attardées. Nous avons des mugets à Noël, non parce qu'ils fleurissent déjà, mais parce qu'ils fleurissent encore !

— Voyez le roi David qui fait de la musique; au lieu d'une cythare, il tient une mandoline merveilleusement italienne !

Le vent de la Méditerranée qui souffla jusqu'ici

était assez fort pour embaumer la Moldavie et la Bukovine, et, au delà, toute la Pologne. Peut-être qu'un jour, si ce malheur n'était pas arrivé aux Détroits, la Russie eût été convertie à l'Europe par la mer, au lieu de l'être par l'Allemagne. La gloire d'Étienne, c'est de ne pas se résigner; c'est d'avoir été seul à vouloir reprendre les clefs perdues, les clefs de la porte d'Europe, cette étroite porte de Marmara qui fait la civilisation prisonnière! Il s'est furieusement battu pour elle, avant qu'elle fût murée... Le seul prince chrétien qui ait infligé deux défaites au conquérant de Constantinople, c'est ce petit homme peint ici, ce chasseur avec ses archers. Nous continuons à tourner autour du livre d'images.

— Voyez le beau fleuve de sang, ou plutôt de feu, sous les pieds du Christ! Regardez le grand diable d'enfer! C'est « Satana », son nom est écrit sur sa cuisse. Il est peint en grisaille, très velu, avec, à la place du ventre, une tête de vieillard qui grimace, tête de Turc mécréant.

— Ici, c'est la balance de la Justice divine; d'un côté, les diables se hâtent d'apporter des poids,

de lourds péchés en forme de meule, et, de l'autre côté, le Christ penché du haut du ciel, se contente de jeter un mouchoir dans la balance. Et le plateau descend du côté du mouchoir! L'âme ainsi sauvée est représentée sous les traits de Psyché, une jolie petite fille toute nue. Les élus sont des bonshommes égaux comme des petits pains, portés dans le sein du Seigneur par les anges panetiers. Les damnés ne sont pas du tout égaux; rois avec leurs couronnes, prêtres avec leurs chasubles, mauvais riches, faux-monnayeurs, mauvaises reines, courtisanes...

— La même figuration qu'à Reims, qu'à Chartres.

— Je vous dis que la Chrétienté est une!

— Ici, voyez ce qu'ils nomment les « Douanes du Ciel »; c'est une tour d'assaut à vingt et un étages. Chaque palier porte le nom d'un péché, d'un vice. La grande échelle qui monte à la tour et la tour elle-même n'étant pas assez hautes, les anges y ajoutent une petite échelle, la plus incertaine, la plus dange-reuse, celle qui mène jusqu'au Christ! Dans sa

gloire, il attend ceux qui montent en leur tendant les bras. Et c'est, tout le long de la tour, un grand combat, aux mille péripéties tragiques et comiques, entre les diables qui essaient d'empêcher les hommes de monter et les beaux anges qui les aident à se hisser d'échelon en échelon.

Vu de près, l'arbre de Jessé, qui est cause de toute la symphonie en bleu, apparaît comme une prodigieuse végétation; jusqu'au ciel, un tulipier. Calices ouverts alternent avec les calices fermés, chaque tulipe fécondée porte un petit bonhomme nu jusqu'à mi-corps, enfoncé comme un bourdon dans la fleur. Ce sont tous les personnages de l'Ancien Testament, pour aboutir, au faite, à la Vierge et au Fils-Dieu.

— Comme sur le vitrail de Saint-Nazaire, à Carcassonne.

— Puisque je vous dis que c'est la même histoire.

— La composition est admirable! Voyez ces séraphins qui font le tour de l'église, leurs huit ailes croisées en tourbillon autour de leurs visages, belles hélices à face humaine!

Par ici, la Résurrection de la chair! Voyez

l'archange qui joue de la trompette. Voici la terre qui rend ses morts; ils sortent de leurs tombeaux romains, sarcophages géométriques, très gracieusement drapés dans leurs suaires blancs. Au son de la trompette, les bêtes féroces elles-mêmes doivent rendre les corps qu'elles ont avalés; les voici qui accourent: un lion, un loup, une hyène, un léopard, un petit chacal; l'ours, toutes les malebêtes venant du désert que voilà! Chacun ouvre la gueule et laisse voir qui une petite main, qui un petit pied, qui un bras blanc, qui une jambe de sa victime, en passe d'être rendue. Seuls, au fond du paysage, se tenant de côté, l'éléphant et le cerf, ces grands innocents.

— Les deux qui sont au régime, dit mon Français.

— Venez voir ces porteurs de l'arche, ici! Quelle beauté dans leur geste! Rien que ces quatre-là feraient la gloire d'un musée.

— Et la naissance de la Vierge! L'ange qui met la main dans la bassine pour savoir si l'eau n'est pas trop chaude!

Nous ne nous laissons pas de voir Voronetz, de l'extérieur.

— Et il faut se laisser pourtant, dit l'enfant du pays, parce qu'il nous reste à voir dix autres églises, sur les quarante-quatre qu'Étienne a bâties, et, de plus, l'intérieur de celle-ci.

Il faut chercher la porte pour entrer dans Voronetz, tant elle est basse et petite; cela signifie que, si grand qu'on soit, il faut entrer chez Dieu humblement. Voici, au mur du pronaos, l'âme de ce lieu, l'ermite Daniel. Il apprit à Étienne, adolescent vaincu, prêt à jeter ses armes malheureuses, qu'il fallait craindre Dieu et braver le monde. Ce qu'il fit, comme on l'a vu, et l'excellence du conseil l'amena à construire ces monastères, élevés pour rendre grâce à Dieu de ce qui lui venait de Dieu, ses quarante-quatre victoires. Voici le bâtisseur représenté tel qu'il était dans le temps de sa plus grande gloire. Il se tient à la droite du Christ; il porte sa couronne et ses plus beaux habits, ceux qui lui sont venus de Gênes et de Venise. Nous reconnaissons ces velours ciselés, et ce brocart à la grenade, pour

les avoir vus dans d'autres tableaux, sur d'autres donateurs, en manteaux de doges. Laquelle de ses femmes est ici à ses côtés? C'est la petite Valaque, la deuxième Marie. Car il eut trois épouses légitimes: Eudoxie, la fille du grand-duc de Kiev, par où il s'apparente à la femme de Henri I^{er} de France, Anne de Kiev, dont on montre encore à Reims la Bible merveilleuse; Marie de Mangop, qui lui apporta en dot une citadelle de la mer, et des territoires en Crimée; enfin, cette deuxième Marie, sa captive, fille de Rodolphe le Beau, prince de Valachie, assez infâme pour s'être allié aux Turcs, qu'Étienne vainquit et détrôna. Longtemps épris de sa captive, comme Assuérus d'Esther, il attendit pour l'épouser que mourut Marie de Mangop. C'est avec elle qu'il s'est fait représenter à Voronetz, c'est avec elle qu'il est enterré au monastère de Poutna. Son amour pour elle préfigurait l'union future de la Mo^l et de la Valachie.

Il faut quitter Étienne pour retrouver Étienne, et d'abord, dans l'église de Saint-Élie, où sont les anges aux ailes pointues, et cet étrange laboureur nimbé,

saint Basile, conduisant sa charrue attelée de huit bœufs, dont quatre tirent, tandis que les deux derniers, qui sont en flèche, se cabrent superbement.

— Voyez ce paysage de rochers cylindriques ! Est-ce assez moderne ?

Ici, comme partout, les fenêtres sont petites et placées très haut, à l'abri des grandes neiges et des grandes invasions. Nous retrouvons Etienne avec son fils bâtard, Pierre Raresch, à Homor, où les dominantes sont rouges et roses. Au-dessus de la porte ogivale, une Vierge en robe couleur d'églantine tient un Enfant-Dieu renversé qu'elle baise au menton.

— Ceci est nettement d'inspiration catholique ; jamais de tendresse chez les Vierges byzantines. L'Eglise grecque est souffrante, elle n'est pas aimante.

Une sainte est ici particulièrement gracieuse. Je demande son nom : Matrona de Tessalonique. Sur un des cent tableaux en quoi la vaste composition murale est divisée, Anne et Elisabeth s'embrassent tendrement.

A Moldovitz, c'est l'église des suppliciés ; un pour

tous les jours de tous les mois de toute l'année. On oublie que le calendrier chrétien n'est pas autre chose qu'un annuaire de suppliciés.

— Voyez ces enfants à la broche ! Ici, une scène de décollation où le bourreau campé comme un danseur de ballet, vient de faire tomber d'un seul coup, une longue rangée de têtes auréolées. Nous lisons la date : 27 septembre, fête des Quarante Martyrs. Pas un ne manque. Dans une voussure, trois crucifiés ont l'air de danser la sarabande. Les beaux cavaliers, saint Georges et saint Démètre, sont chaque fois représentés. Il n'est pas d'église sans eux. On reconnaît saint Démètre à ceci qu'il tue un roi au lieu d'un dragon. Sur une fresque, le monstre porte-couronne est peint à la ressemblance du roi de Pologne, et sur une autre, à celle du roi de Hongrie ; les bons alliés d'Etienne, qui l'ont trahi.

— Que cette Nativité est belle ! Voyez ces trois cavaliers sur leurs chevaux pommelés : ce sont les rois-mages. Ils arrivent ; ils adorent ; ils se retournent pour dire adieu. Ce sont trois seigneurs florentins.

Sur la muraille nord de Moldovitz est peint le

terrible événement : la chute de Constantinople, la Ville de la Mer ! Sa grande muraille terrestre et sa grande muraille maritime sont représentées telles qu'elles furent, avec toutes leurs tours. On voit que la ville est assaillie par une armée coloniale : ce sont tous des hommes de couleur, et ils ont amené des canons ! A l'intérieur de la grande forteresse, les derniers défenseurs, percés de flèches, entourent des personnages couronnés : l'empereur Constantin XIII, sa femme, sa mère. Les Saintes-Reliques sont exposées au centre de la citadelle. On les voit, comme on les verrait du ciel. J'aperçois très distinctement le voile de sainte Véronique, portant les traits du Christ. Ici est le nœud du drame, ici fut peinte la véritable tragédie d'Etienne. Il est le seul politique de son temps qui ne se soit pas résigné à ce que l'Asie soit en Europe. Qui comprend ce qu'il a compris ? Qui l'aidera à délivrer la citadelle de la mer ? Il a prouvé que Mahomet n'était pas invincible : il l'a vaincu deux fois. A Rome, le Pape s'est ému. Sixte IV a reçu avec des larmes de joie les drapeaux de l'Infidèle, cadeau inégalable du

prince de Moldavie. Qu'enverra-t-il en échange ? D'abord, des subsides ; mais l'or et le légat sont interceptés par le roi de Hongrie ; une lettre ensuite, qu'Etienne perdra dans les batailles, mais dont la minute demeure dans les archives du Vatican. Elle est en date du 10 mars 1476 : « *Propter tuam excellentem virtutem et præclara in republica cretiana merita...* » Sixte IV décerne à ce lointain prince assistant au trône pontifical un titre admirable ; il nomme Etienne, l'Athlète du Christ.

Sous le poids du nombre et de l'indifférence d'un monde occupé de bien des choses qui n'étaient pas « la seule chose nécessaire », Etienne finit par succomber. Que reste-t-il de lui ? Ses églises et les peintures de ses églises qui racontent le ciel et la terre ; ces fresques dont mes amis disent, tantôt que ce sont des cartons florentins, et tantôt qu'elles rappellent les maîtres de Sienne. Elles sont, en tout cas, des témoignages : elles révèlent ce que les souffles de la Méditerranée pouvaient apporter de beauté jusque dans ces vallées recluses, quand la mer Noire était ouverte aux voiles latines, et, encore, longtemps

après. Un rayon de la liberté morte brille toujours sur ces montagnes. Il s'en est fallu de peu que la civilisation réussisse. Une des filles d'Etienne le Grand, Hélène, que nous voyons peinte à ses côtés, sur les murs votifs de Soucéava, petite fille portant une lourde couronne, avait épousé à Moscou, le Césarévitch Ivan, fils d'Ivan III, czar de Russie. Le malheur du veuvage d'Hélène et l'emprisonnement de son fils Dimitry, deux fois proclamé héritier et deux fois proscrit, empêchèrent le trône de Russie d'échoir à la descendance d'un prince qui n'était pas un barbare. Toute l'histoire de l'Europe en eût été changée.

Etienne est encore aujourd'hui, en Bukovine, le maître absolu du pays. Il règne seul; il est partout. Cette présence prolongée dans l'absence, cette vie poursuivie dans la mort, s'expliquent par son multiple caractère de chasseur, de stratège, de bâtisseur, d'amant. Personne ne l'a remplacé dans l'imagination de son peuple; il continue à représenter la liberté. Dès qu'on pénètre dans le pays, le mirage d'Etienne s'impose. Nous nous sommes attendus à

le voir apparaître à la suite de sa meute haletante, sur les pentes de gazon qui dominent son monastère de Poutna, celui où est sa tombe. Il l'a fait construire par jeu, à la place même où sa flèche était tombée. Toujours guerroyant et chassant, toujours en chemin, s'il rencontre une belle fille dans la campagne, il jette un cri et elle accourt. Quand la couronne d'Etienne sera sans maître, après la mort prématurée de ses fils et d'Etiennot, son petit-fils, les seigneurs iront chercher Pierre, le bâtard du prince, né dans une cabane de pêcheur, et il règnera. Chaque défilé de montagne est une bataille gagnée; chaque vallée contient un filet d'eau vive où il fit boire son cheval; chaque forteresse, une église qu'il édifia. Le malheur de la Bukovine, qui tomba en 1775, par fraude, non par guerre, dans le giron de l'Autriche, sous le règne de l'infortuné Grégoire Ghika, semble avoir laissé, au pays d'Etienne, la pureté du souvenir. Sa parure naïve de belles fresques latines lui fut laissée par ses maîtres germaniques, qui ne se souciaient pas de lui en donner une autre. Ces peintures ont été conservées grâce à

après. Un rayon de la liberté morte brille toujours sur ces montagnes. Il s'en est fallu de peu que la civilisation réussisse. Une des filles d'Etienne le Grand, Hélène, que nous voyons peinte à ses côtés, sur les murs votifs de Soucéava, petite fille portant une lourde couronne, avait épousé à Moscou, le césarévitch Ivan, fils d'Ivan III, tzar de Russie. Le malheur du veuvage d'Hélène et l'emprisonnement de son fils Dimitry, deux fois proclamé héritier et deux fois proscrit, empêchèrent le trône de Russie d'échoir à la descendance d'un prince qui n'était pas un barbare. Toute l'histoire de l'Europe en eût été changée.

Etienne est encore aujourd'hui, en Bukovine, le maître absolu du pays. Il règne seul; il est partout. Cette présence prolongée dans l'absence, cette vie poursuivie dans la mort, s'expliquent par son multiple caractère de chasseur, de stratège, de bâtisseur, d'amant. Personne ne l'a remplacé dans l'imagination de son peuple; il continue à représenter la liberté. Dès qu'on pénètre dans le pays, le mirage d'Etienne s'impose. Nous nous sommes attendus à

le voir apparaître à la suite de sa meute haletante, sur les pentes de gazon qui dominent son monastère de Poutna, celui où est sa tombe. Il l'a fait construire par jeu, à la place même où sa flèche était tombée. Toujours guerroyant et chassant, toujours en chemin, s'il rencontre une belle fille dans la campagne, il jette un cri et elle accourt. Quand la couronne d'Etienne sera sans maître, après la mort prématurée de ses fils et d'Etiennot, son petit-fils, les seigneurs iront chercher Pierre, le bâtard du prince, né dans une cabane de pêcheur, et il règnera. Chaque défilé de montagne est une bataille gagnée; chaque vallée contient un filet d'eau vive où il fit boire son cheval; chaque forteresse, une église qu'il édifia. Le malheur de la Bukovine, qui tomba en 1775, par fraude, non par guerre, dans le giron de l'Autriche, sous le règne de l'infortuné Grégoire Ghika, semble avoir laissé, au pays d'Etienne, la pureté du souvenir. Sa parure naïve de belles fresques latines lui fut laissée par ses maîtres germaniques, qui ne se souciaient pas de lui en donner une autre. Ces peintures ont été conservées grâce à

après. Un rayon de la liberté morte brille toujours sur ces montagnes. Il s'en est fallu de peu que la civilisation réussisse. Une des filles d'Etienne le Grand, Hélène, que nous voyons peinte à ses côtés, sur les murs votifs de Soucéava, petite fille portant une lourde couronne, avait épousé à Moscou, le Césarévitch Ivan, fils d'Ivan III, tzar de Russie. Le malheur du veuvage d'Hélène et l'emprisonnement de son fils Dimitry, deux fois proclamé héritier et deux fois proscrit, empêchèrent le trône de Russie d'échoir à la descendance d'un prince qui n'était pas un barbare. Toute l'histoire de l'Europe en eût été changée.

Etienne est encore aujourd'hui, en Bukovine, le maître absolu du pays. Il règne seul; il est partout. Cette présence prolongée dans l'absence, cette vie poursuivie dans la mort, s'expliquent par son multiple caractère de chasseur, de stratège, de bâtisseur, d'amant. Personne ne l'a remplacé dans l'imagination de son peuple; il continue à représenter la liberté. Dès qu'on pénètre dans le pays, le mirage d'Etienne s'impose. Nous nous sommes attendus à

le voir apparaître à la suite de sa meute haletante, sur les pentes de gazon qui dominent son monastère de Poutna, celui où est sa tombe. Il l'a fait construire par jeu, à la place même où sa flèche était tombée. Toujours guerroyant et chassant, toujours en chemin, s'il rencontre une belle fille dans la campagne, il jette un cri et elle accourt. Quand la couronne d'Etienne sera sans maître, après la mort prématurée de ses fils et d'Etiennot, son petit-fils, les seigneurs iront chercher Pierre, le bâtard du prince, né dans une cabane de pêcheur, et il régnera. Chaque défilé de montagne est une bataille gagnée; chaque vallée contient un filet d'eau vive où il fit boire son cheval; chaque forteresse, une église qu'il édifia. Le malheur de la Bukovine, qui tomba en 1775, par fraude, non par guerre, dans le giron de l'Autriche, sous le règne de l'infortuné Grégoire Ghika, semble avoir laissé, au pays d'Etienne, la pureté du souvenir. Sa parure naïve de belles fresques latines lui fut laissée par ses maîtres germaniques, qui ne se souciaient pas de lui en donner une autre. Ces peintures ont été conservées grâce à

II

Les Transylvains

Il faut passer par la Transylvanie pour aller en France, quand on est ce que j'étais, un enfant du vieux royaume, quittant son pays natal pour Paris, la terre promise, où l'Express-Orient s'arrête, disait ma grand'mère, parce qu'il n'est pas besoin de dépasser le comble de ses désirs. Je vois pour la première fois la Transylvanie à genoux; j'ai cinq ans et, pour la regarder à travers la glace du wagon, il m'est nécessaire de prendre cette position, qui est celle de la prière. Verte — vue comme une émeraude, tant elle est verte — c'est une forêt qui monte et qui descend, si vieille et si touffue qu'elle me fait aussitôt penser au Bois dormant, et que j'y suis, et que le

train, en sifflant, va réveiller la Belle. Elle dort depuis mille ans. Il y a une chanson qui se chante :

*Réveille-toi, Roumain, de ce sommeil de mort
Où t'ont plongé de barbares tyrans...*

Une domestique transylvaine, Anica, me l'a apprise; c'est par cette servante traditionnelle des maisons roumaines, la fille venue, de par delà les monts, servir des maîtres qui la comprennent, que je sais déjà toute la politique qu'il faut savoir. J'aimais Anica; elle était prompte aux larmes et rieuse; elle portait, comme toutes ses pareilles, un costume noir, à grandes manches de toile, qui me la faisaient comparer à un pigeon, que je n'ai vu qu'une fois, noir avec des ailes blanches. Un jour, je la trouvai pleurant sur une lettre venue de son pays. Sa mère lui écrivait que son champ était perdu : « Messieurs les juges ont jugé sans oreilles pour entendre, disait-elle. Ils ne comprennent pas notre langue. » Et la pauvre fille sanglotait.

Je ne savais pas ce qu'était un procès; mais l'idée

puissante de l'injustice s'était glissée dans mon cœur avec les larmes d'Anica.

*
* *

Le mot ravissant : Transylvanie, habite depuis toujours ma mémoire; je lui vois prendre d'abord la couleur tendre des hêtraies et des sapinières de ce premier voyage qui eut lieu au printemps; il prendra, quelques années plus tard, la couleur même de l'amour.

Elevées en France, par une mère qui ne sait que le français, nous avons si peu l'occasion de parler notre langue natale, ma sœur et moi, que mon père, vers ma onzième année, décide de nous faire donner des leçons de roumain. Le desservant de la chapelle de Paris sera chargé de ce soin. Mon père, poète à ses heures et croyant à la vertu éducatrice de la poésie, indique lui-même à notre professeur les plus beaux poèmes de la langue roumaine qu'il veut que nous apprenions par cœur. Parmi eux, une élégie

d'Alecsandri, à qui vont toutes nos préférences; *Inelul si Marama* (l'Anneau et le Voile). Elle a pour sujet la vieille et toujours nouvelle histoire des amants inséparables : un jeune prince, empêché d'épouser celle qu'il aime, meurt du chagrin dont elle est morte; un père cruel fait enterrer l'un des amants au couchant de l'église et l'autre au levant, pour qu'ils soient séparés jusque dans la mort. Mais un sapin pousse miraculeusement sur la tombe du jeune homme et, de la tombe de la jeune fille, sort une vigne qui s'enlace au sapin. Les beaux vers qu'Alecsandri écrivit sur ce thème populaire s'achèvent par un défi à l'autorité paternelle et une invocation enflammée à l'amour vainqueur : « Tonne Seigneur ! et foudroie en vain... »

Peut-être mon père n'a-t-il pas suffisamment réfléchi à cette conclusion, en nous indiquant ce poème, dangereux pour de jeunes esprits; mais notre professeur veille, il tournera la difficulté :

— Ces quatre derniers vers, nous dit-il, sont symboliques; le jeune homme est le peuple roumain, et sa bien-aimée, c'est la Transylvanie.

*
* *

Sur ces souvenirs naïfs offerts à mon imagination viennent se greffer des événements politiques mêlés à notre existence quotidienne, depuis que mon père est devenu ministre des Affaires étrangères. A cette époque de ma vie, la question des écoles roumaines de Transylvanie domine les débats parlementaires et amène quelques irrégularités dans nos repas; un matin, le marquis Pallavicini, ministre d'Autriche, a prolongé sa visite et mon père dicte des dépêches à l'heure du déjeuner. Cet autre jour, notre partie de tennis est remise parce que mon père négocie avec Vienne et Budapest, pour que soient ouvertes à nouveau ces écoles que le gouvernement hongrois a décidé de fermer. D'où vient cette mesure tyrannique ? C'est pour que toutes les Anica pleurent, pour que personne n'entende plus le roumain, pour que sèche le sapin et périsse la vigne...

— L'âme de ce peuple a été formée par les pro-

fesseurs de Transylvanie, dira mon père au Parlement, en annonçant que les écoles seront ouvertes et leurs subventions rétablies au budget de l'Etat. C'est cette même phrase, bien imprimée dans ma mémoire, que je lui entendrai répéter, treize ans plus tard, le 2 août 1914, alors qu'il a dénoncé l'impossibilité morale, au Conseil de la Couronne, de ratifier l'alliance secrète conclue par le roi Carol avec les empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Après que le débat eut été porté sur le plan de l'esprit, la neutralité est acquise, mais ce n'est pas assez. La crise nationale est ouverte, puisque des Roumains meurent les armes à la main dans l'armée autrichienne et dans l'armée russe qui se combattent...

Devant le parti libéral soumis que dirige Jean Bratiano, le parti conservateur est profondément divisé. Les vieux chefs sont morts, les jeunes chefs aussi, comme Alexandre et Jacques Lahovary, frères de mon père, successivement désignés pour la succession. Le défaut congénital des partis conservateurs en tous pays, l'excès de personnalité et de

liberté d'opinion chez les individus, a rompu les cadres. Pour lutter contre cet égotisme qu'il sait fatal, mon père a décliné, deux ans avant la guerre, l'offre qui lui fut faite de la présidence du parti; dédaigneux des mots, il a laissé le titre, sinon la chose à plus ambitieux que lui. Mais, sous la présidence d'Alexandre Marghiloman, le parti de droite s'effrite; ce ne sont que dissidences, chefs proclamés contre le chef. Take Ionesco fonde un parti; l'ami préféré de mon père, le fougueux Nicolas Filipesco, en fonde un autre; Pierre Carp, le vieux conservateur d'extrême droite, vit retiré dans sa tanière moldave; il s'est déclaré pour les Allemands. Haï, mais respecté, il est seul, tandis qu'Alexandre Marghiloman, qui ne se déclare pas, se trahit et crée le parti des germanophiles honteux. Les libéraux louvoient et ménagent une trop longue neutralité qui amènera la Roumanie sur le théâtre de la guerre à la veille de la défection russe. La Bukovine est prise, perdue et reprise par les armées de Brousiloff. Au printemps de l'année 1915, mon père juge que l'expectative a assez duré, qu'il faut en sortir et se joindre

à l'Italie pour qu'une double action concertée vienne à bout de l'Autriche-Hongrie. Le gros du parti est prêt à le suivre. Dans ces circonstances extrêmes, il lui faut vaincre d'abord sa fière modestie. Le Comité du club conservateur a posé pour la seconde fois sa candidature à la présidence. Va-t-il accepter et se présenter devant l'Assemblée du parti? La veille du jour où sa décision doit être prise, mon père vient chercher auprès de moi le repos champêtre qu'il aime, dans l'environnement du passé. Nous nous promenons en causant sous les grands arbres de Mogosoëa ; nous nous asseyons à l'ombre d'un noyer séculaire, l'ancêtre des jardins, plusieurs fois foudroyé et toujours verdissant. La légende dit qu'il était ombreux, déjà au temps où le prince martyr de la foi, Constantin Brancovan, reçut les envoyés des Transylvains venus, ici-même en 1688, sous la conduite du comte Czaky, saluer le Prince du titre de « Seigneur de tous les pays roumains ». Sans autre témoin de notre conversation que le noyer patriarche, mon père me révèle la raison profonde qui le fait hésiter; il voit la nécessité de ne se présenter

aux suffrages de son parti qu'après lui avoir ramené les dissidents; Filipesco et Take Ionesco. Il n'a de doute que sur ce dernier; il estime à leur juste valeur sa claire intelligence et son génie oratoire, mais les exigences du recrutement en dehors des deux partis historiques ont entouré Take Ionesco de partisans sur la valeur morale desquels mon père n'a pas d'illusions. Comment les admettre comme collaborateurs à l'heure proche du grand sacrifice qui exigera des cœurs vaillants et des mains pures ?

Sont-ce les feuilles embaumées du vieux noyer, comme jadis les feuilles du chêne de Dodone, qui se mirent à parler et m'inspirèrent une réponse prophétique ? Je trouve dans mon journal, écrit à cette date du 21 avril 1915 : *J'ai répondu à mon père qu'il devait tout accepter, les bons et les mauvais, « être frère avec le diable pour passer le pont », comme disent les paysans, puisque, à partir du jour où l'unité nationale sera faite, les cadres des vieux partis sauteront pour faire place aux Transylvains.*

*
* *

Je ne connaissais alors aucun de ces hommes dont je parlais, pas même Octavian Goga, le poète de la résurrection nationale, qui, passant les monts, était venu poser sa candidature au Parlement roumain, et jamais je n'avais vu les chefs, ni Alexandre Vaïdavoëvod, ni Jules Maniu, l'homme représentatif de ces Transylvains à qui j'en appelais instinctivement pour vaincre les scrupules et les dernières hésitations de mon père.

La mort, elle, n'hésita pas. Subite comme elle le fut toujours pour les hommes de notre sang, elle frappa mon père quelques semaines plus tard, en pleine action politique. Les libéraux au pouvoir, adversaires généreux, votèrent des funérailles nationales à celui avec qui l'on enterrait le drapeau du parti conservateur. Il ne s'est trouvé personne pour le relever depuis.

Une délégation de Transylvains, composée d'éva-

dés des prisons magyares, bannière en tête, vint se placer devant le catafalque. Je voyais en eux, dans mon malheur, le signe des temps nouveaux qui allaient naître.

D'autres que mon père ont mené au port la barque menacée et ils sont morts. Ou bien, vivants, l'infirmité des choses humaines les a terrassés. Le noyer prophétique de Mogosoaëa a vu venir les Transylvains. Comme des gens d'une même famille qui se rencontrent après un long voyage où chacun a failli périr, nous nous sommes raconté notre histoire. Dès l'année de la paix, les chefs d'outre-monts ont visité Mogosoaëa où le prince martyr avait reçu autrefois les envoyés de la Transylvanie. Ces hommes prédits, d'où venaient-ils ? Qui étaient-ils ? Ils m'apparaissent comme des frères perdus, jamais vus, longtemps imaginés, revenant de ces régions de la mort où ils avaient erré comme des ombres et vécu comme des otages.

L'histoire de chaque famille transylvaine, de celles qui furent les conductrices de l'Idée, offre tant d'exemples d'héroïsme et de si beaux cas de

conscience qu'elle excite à la rêverie et réveille tous les souvenirs classiques. On est transporté dans le monde des « Hommes Illustres » fréquenté par le jeune Bonaparte et l'on pense invinciblement à Corneille. Là où il y a persécution, il y a Eglise : on pense aussi à Cymodocée, aux premiers chrétiens et aux épîtres de saint Paul, dès qu'on ouvre la correspondance de Jean Maniu, père de Jules, avec Siméon Barnutzio, son oncle, le maître de l'école latiniste, à l'époque de la grande persécution magyare de 1861.

Si l'histoire de la famille Maniu vaut d'être connue, ce n'est pas seulement pour la position que son chef occupe aujourd'hui à la tête d'un puissant parti et comme premier ministre, mais parce qu'elle représente la très fidèle image d'une de ces familles irréductibles d'outre-monts dont se fût enchanté Maurice Barrès. En elle, tout me plaît et correspond à l'idée profonde que je me fais des destinées de la race, tout, et d'abord son latinisme aigu. J'aime, en elle, sa noblesse, son austère fidélité, sa logique religieuse; depuis sept générations, les Maniu appar-

tiennent à l'Eglise gréco-catholique, ce sont des « unis », des fils et des filles de Rome qui reconnaissent leur mère. Leur vie spirituelle tourne autour de l'archevêché de Blaj, la plus vieille université roumaine de Transylvanie. Jean Maniu, le père, fut l'élève des Franciscains et, coïncidence providentielle qui eût ravi le visionnaire de *La Colline inspirée*, le rêveur de Charmes, c'est d'un duc de Lorraine, monté sur le trône impérial de Vienne, que les Maniu tiennent leurs lettres de noblesse, conférées à leur ancêtre, Lorenzo, le 7 décembre 1699, par l'empereur Léopold I^{er}.

A Badaceni, au creux des Monts d'Occident, Madame Clara vit encore ⁽¹⁾. C'est la mère. Elle a quatre-vingt-cinq ans et son règne dure toujours. Si son fils quitte en hâte Bucarest et la présidence du Conseil chaque samedi, c'est pour la retrouver, pour s'assurer que, vivante en lui, elle est encore vivante sur cette terre où elle a tant pleuré. Fille, nièce,

(1) Ces pages étaient chez l'imprimeur quand la nouvelle de la mort de Madame Clara Maniu a mis en deuil les cœurs roumains.

femme et mère de proscrits, la veuve de Jean Maniu, qui vécut pour l'Idée, a mis au monde neuf enfants; un premier fils, Scipion, mort jeune; Cassius, aujourd'hui professeur à l'Université de Cluj; Hélène, dont le fils Mathieu, officier évadé de l'armée autrichienne, mourra dans les rangs des armées d'Italie; Jean, mort enfant; Jules, ou Julius, comme on dit chez eux, aujourd'hui président du Conseil; Sabina, morte à dix-huit ans; Cornélia, religieuse des Ordres mineurs; Julia, morte enfant; Emilia, morte enfant.

A l'énoncé de leurs noms, on sent Rome; au jour de l'inscription à l'état civil chaque enfant fut un défi à l'oppresser qui, lui, ne se peut prévaloir que du seul nom d'Attila.

Sœur de l'héroïque Jules Coroïano, dont elle a donné le prénom à deux de ses enfants, Madame Clara vécut dès sa jeunesse la persécution de son frère avant de vivre la sienne, celle de son mari et de ses fils. Auteur du fameux mémorandum de 1892 à l'empereur François-Joseph, Jules Coroïano fait deux ans et huit mois de forteresse dans Ségédine, pour son début. C'est de tradition dans les

familles notables transylvaines où se recrutent les serviteurs de l'Idée. Mémorandums et années de prison alternent régulièrement. Cela a commencé dès 1792, avec le mémorandum à l'empereur Léopold II, cet autre Lorrain, frère de Marie-Antoinette, qui inspire à ces Latins une lueur d'espérance, vite étouffée. L'appel à la majesté apostolique, ce cri émouvant des fils persécutés, des enfants légitimes, qui s'élève vers le trône du père, de celui qui se dit le successeur du Saint-Empire romain, c'est Méhésh, l'arrière-grand-oncle de Maniu qui l'a poussé le premier, et, coïncidence annonciatrice, bien faite pour enchanter l'esprit, c'est par lui, grand-oncle aussi des Vaïda-Voëvod, que s'apparentent les familles des deux chefs révolutionnaires, Jules Maniu et Alexandre Vaïda, instruments de l'Unité, qui, sortis de l'Eglise souffrante, entreront dans l'Eglise triomphante.

Le rôle des femmes dans l'histoire de la famille transylvaine est d'une importance telle, qu'on songe aux Gracques. C'est par la mère de Jean Maniu, Madame Ileana, sœur de Siméon Barnutzio, que la

tradition des insurgés de 1848 se perpétue chez les Maniu. C'est l'oncle Siméon qui soulèvera l'âme du jeune étudiant à l'Université de Vienne et la portera à ce degré d'exaltation où il faut qu'une âme soit pour que l'idée prenne corps. Après Jean, elle s'incarnera en Jules Maniu, son fils, petit-neveu de Siméon, quand sept générations de sa race auront lutté dans l'obscurité et péri sans avoir vu le jour. Ce Barnutzio, à qui son neveu, Jean Maniu, adressait de Vienne ses admirables lettres d'exilé et sa plainte d'orphelin — (Vous avez le visage de ma mère, lui écrivait-il), — c'est le plus grand cœur transylvain de ce temps-là, un maître d'école de génie, le type de ce professeur d'âmes qu'évoquera mon père devant le Parlement roumain et, plus tard, au Conseil du roi. C'est par Siméon Barnutzio que Jean Maniu sera conduit sur la voie douloureuse des rédempteurs du peuple où son fils, Jules, connaîtra le dimanche des Rameaux. C'est aussi du côté de leur oncle maternel que les Maniu, qui sont des nobles, reçoivent l'apport du sang populaire. Siméon Barnutzio est le fils de l'Esprit et d'un père désigné

au cadastre du village par les mots : *Plebeius, ignobilis, cantor*. Le sang plébéien du pauvre chantre de village transmis par Madame Heana à sa descendance fera des merveilles dans la quatrième génération. Par lui, Jules Maniu, aristocrate et cousin des laboureurs de son village, pourra se déclarer solidaire de toutes les classes de la nation.

A Badaceni, dans la propriété villageoise des Maniu, il est un vieux poirier, frère et contemporain de mon noyer de Mogosoëa. Le plus ancien des anciens du pays ne se souvient pas de l'avoir vu moins vieux. De son temps déjà, l'arbre passait pour avoir deux cents ans, ce qui ne s'est jamais dit d'un poirier. Et, merveille encore plus grande que sa vieillesse, on révère sa fécondité. Tous les ans, il fleurit blanc comme linge et donne de ces poires pourprées qu'on appelle là-bas « cesaresti », c'est-à-dire : de César. Cet arbre sait tout du cœur des Maniu. Il fut leur confident, l'ami et le consolateur des générations. Jean, dans son enfance, a pleuré sa mère sous ses branches formées en berceau ; il a voulu qu'on l'enterrât sous ses racines chenues. C'est le témoin de

leurs serments, le juge de leurs actions, leur conseiller dans le péril, l'arbitre de leurs combats avec la destinée. Ils lui ont juré chaque chose qu'ils ont accomplie. Il est le gardien de leur foi: les adolescents lui ont confié leur amour, les mères leurs enfants condamnés, les femmes leur fidélité. Sous son ombre étoilée, Jules Maniu, à vingt ans, s'est fiancé à la cause; l'homme qui se voue à la persécution n'aura pas d'autre femme que l'Idée; depuis qu'il est étudiant en droit et jusqu'à son incorporation forcée dans l'armée austro-hongroise, pendant quinze ans, la double monarchie le tient en cage; il sera privé de passeport. Comme tous ceux qui ont répondu à l'appel du sang, il ne passera la frontière qu'à travers bois, sous le manteau de la forêt tutélaire, à la douane dite du Coucou. L'appel obstiné et mélancolique, la voix humaine de l'oiseau toujours caché qu'on entend sans jamais le voir, c'est le signal convenu qui ouvre aux Transylvains les frontières muettes et moussues du royaume libre.

Jules Maniu, député roumain au Parlement hongrois, de 1906 à 1910, ne pourra plus sortir autre-

ment des limites de l'empire habsbourgeois. La guerre le trouve membre du Conseil national de Transylvanie et avocat consultant près l'archevêché gréco-catholique de Blaj. Mince, et d'un abord glacé dans sa redingote de doctrinaire, il est tout jeune encore, mais son autorité, déjà reconnue par tous les Roumains de l'empire oppresseur, s'étend aux députés des autres nations asservies.

Jusqu'en 1915, l'espoir de voir la Roumanie suivre la politique du roi Carol n'a pas abandonné Guillaume II. Erzberger, le fondé de pouvoir socialiste de l'empereur, part au mois de juin pour Vienne, chargé d'une mission secrète.

A cette même époque, mon père vient de mourir à Bucarest, et le comte Czernin, alors ministre d'Autriche-Hongrie, note dans son rapport à l'empereur, publié depuis dans le Livre rouge autrichien, que cette mort doit être considérée comme un événement favorable à la politique des puissances centrales en Roumanie.

Jules Maniu entretient, depuis son doctorat, de bonnes relations avec un grand seigneur de Vienne,

d'une famille célèbre de siècle en siècle pour son élévation d'esprit : le prince Aloïs Lichtenstein. C'est dans le palais de ce prince que le jeune avocat de l'archevêché de Blaj rencontrera l'émissaire de l'empereur allemand.

A la demande d'Erzberger : « Que veulent les Transylvains ? » il répondra par un mémorandum, un de ces mémorandums qui mènent leur homme tout droit en prison. Maniu est dans sa tradition : celle de Méhésh, celle de Coroïano, celle du grand-oncle Siméon. L'empereur Guillaume a voulu connaître les doléances du peuple roumain de Transylvanie ? Il les connaîtra. Elles ressemblent d'ailleurs à s'y méprendre à celles des Polonais, à celles des Alsaciens et des Lorrains. Une longue dépêche part pour Teschen, le grand quartier général d'où Guillaume II surveille les opérations de son alliée, l'Autriche-Hongrie. Erzberger revient au palais Lichtenstein avec les propositions du renard germanique : toutes les libertés accordées, à une seule condition : que Maniu signe au nom du Comité national un appel aux Roumains du royaume pour qu'ils vien-

nent combattre aux côtés des empires centraux. C'est ainsi, et non autrement, qu'ils pourront délivrer leurs frères. Pour décider Jules Maniu à signer, Erzberger affirme que la victoire est toute proche. Il se fait pressant ; par lui, c'est l'empereur qui parle à ce petit avocat de Blaj ; ne se laissera-t-il pas convaincre ?

« Dans une famille où le père est mort, répond Jules Maniu, c'est le frère aîné qui prend le commandement, sans quoi l'anarchie se met dans la famille. Le frère aîné, c'est le Gouvernement de Bucarest. Il est libre, il a sa diplomatie, ses attachés militaires, il voit, il entend. Il est comme un homme sur une tour. Ce n'est pas à nous à lui dicter sa conduite, du fond de notre cachot. »

La négociation est rompue.

Pour ne s'être pas laissé arracher sa signature, Jules Maniu quittera Blaj où il était mobilisé et immobilisé sur place depuis le début de la guerre, en sa qualité de suspect. Avec son grade de caporal d'artillerie de montagne, il est incorporé à l'armée austro-hongroise ; il partira. Il n'eut pas même la

permission d'aller embrasser sa mère à Badaceni, de s'agenouiller sur la tombe de son père au pied du vieux poirier. Vingt-huit mois de service au front, en première ligne, seront la punition de sa désobéissance aux suggestions de l'empereur allemand. Punition vraiment infernale et qui dépasse en horreur tout ce que nous savons de la guerre, parce que l'âme y manque. On meurt sans la patrie, sur un champ sans honneur. Cette guerre-là, c'est l'homicide contre soi-même, obligatoire et involontaire, un supplice que l'esprit se refuse à comprendre. Dans l'Europe fautive de 1914 à 1918, des centaines de milliers d'hommes furent de ces suicidés sans persuasion. Parmi eux, Jules Maniu, qui puisera dans sa propre expérience la force dont il aura besoin le jour de la révolution.

Au village, à Badaceni, Madame Clara attend obstinément de son fils la délivrance de son peuple, et Cornélia prie. Mais, au printemps suivant, avec le doux chant du coucou, arrivent de grandes nouvelles. Mathieu Popp, le fils d'Hélène, le neveu de Jules Maniu, lieutenant d'artillerie dans l'armée autri-

chienne, a réussi selon ses vœux; il s'est battu sur la Piave, il est blessé, mais il a le bonheur de l'être dans les rangs de l'armée d'Italie; il meurt à l'hôpital de Gênes, à l'âge de vingt-quatre ans, ravi d'une mort infligée par ses véritables ennemis.

Il semble à Madame Clara que les fruits mûrissent étrangement tôt cette année. Les poires césariennes rougissaient déjà lorsque son fils, promu lieutenant, est venu en permission à Badaceni pour la première fois depuis deux ans et demi qu'il est incorporé. Elle seule, et peut-être aussi le vieux poirier, sont les dépositaires du grand secret; avec la complicité d'un médecin du régiment qui est Tchèque, Jules Maniu, sous prétexte de santé, va partir pour Vienne. Il y ralliera à la révolution les 62^e et 64^e régiments d'infanterie, entièrement formés de contingents transylvains. Au mois d'octobre 1918, il commande à 54.000 hommes et il envoie l'ordre à deux autres régiments d'infanterie, qui sont à Prague, d'obéir au gouvernement de Masaryck. Vienne est à lui. Ströger-Steiner, le dernier ministre de la Guerre autrichien, offre à ce lieutenant sa collaboration et un

appartement au ministère. Le 2 décembre 1918, l'union de la Transylvanie, de la Bukovine et du Banat avec l'ancien royaume est proclamée à Alba-Julia. Jules Maniu, président du Conseil national, et Alexandre Vaïda-Voëvod partent pour Bucarest, et prennent part aussitôt au Conseil des ministres de Roumanie.

Onze ans viennent de passer, ainsi qu'ils ont coutume de passer dans les songes, en un instant. Le dixième anniversaire de l'Unité nationale a été célébré à Alba-Julia au mois de mai 1929. Jules Maniu, le fils de Madame Clara est président du Conseil de la Roumanie une et indivisible.

Le corps de Mathieu, le fils d'Hélène, a été ramené des bords de la Méditerranée, où il tomba, jusqu'au pied du vieux poirier, à côté du corps de son grand-père, Jean Maniu, qui vécut et souffrit pour l'Idée, comme eux tous...

J'aime à penser que la cendre de ce jeune homme a fait ce long parcours, de la mer sainte des Latins aux monts d'Occident, pour reposer enfin sous un arbre en fleurs de Transylvanie.

CET OUVRAGE, ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DES ÉDITIONS DES CAHIERS LIBRES, LE 27 JUIN 1930, A ÉTÉ TIRÉ A SIX CENT QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, A SAVOIR : VINGT EXEMPLAIRES SUR JAPON, NUMÉROTÉS DE I A XX, ET SIX CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 21 A 640, PLUS UN CERTAIN NOMBRE D'EXEMPLAIRES HORS COMMERCE ET NON NUMÉROTÉS.
